…ME TRIMESTRE 1958 5e Année - N° 19

CAHIERS DU CERCLE ERNEST RENAN

POUR LIBRES RECHERCHES
D'HISTOIRE DU CHRISTIANISME

TRIMESTRIELS



Noms et titres de Jésus .... Georges ORY

CERCLE ERNEST RENAN
Fondateur : P. Alfaric

3, *Rue Récamier*, PARIS VIIe

C. C. P. Paris 10.606-47

Le Numéro isolé : 130 francs

Diverses sortes de noms

Parmi les noms de la Bible on trouve un grand nombre d'éponymes, c'est-à-dire représentant des familles ou tribus ; quelques-unes étaient simplement, à l'origine, des noms de pays car on croyait qu'un peuple dérivait son nom d'un héros ; parmi les descendants de Jacob on trouve des noms de villes ; après l'exil, une ville portera le nom de Jésus bien avant l'apparition du Jésus des Evangiles.

D'autres sont fictifs. Sans mentionner les noms des patriarches légendaires jusqu'à Abraham, dont certains ne sont pas d'origine hébraïque, on rencontre des noms inventés pour combler les vides des généalogies ou donner un air de vraisemblance aux récits.

La Bible contient également des noms étrangers, assyriens, babyloniens, égyptiens, arabes, phéniciens, araméens, sabéens, abyssins, etc...

Des noms ont été composés avec deux ou trois autres, ainsi : « Bien-Aimé-d'Yaveh », « Homme-de-Baal », « Don-de-Dieu », « Mon-aide-s'est-levée », « En-lui-j'ai-mis-ma-complaisance », tournures auxquelles les contes arabes ou persans nous ont déjà accoutumés.

D'autre part, le nom du dieu d'Israël sert à fabriquer des noms privés soit sous sa forme de Yeho ou Yo, soit sous celles de Yahy, ou Yah, ou de El (=Eli, Dieu). On obtient ainsi : Nathana*el* ou Zebadi*ah* : « Dieu donne l'enfant », Josiphi*ah* : « Dieu accroît la famille » ou Yaou-Zeb : « Poisson de Yaveh ».

Le nom de baptême

Il était d'usage en Orient — en Perse notamment — de donner un nom aux enfants à l'équinoxe d'automne.

Les judéo-chrétiens et les premiers chrétiens donnaient un nouveau nom aux catéchumènes qui allaient être baptisés. Le baptême avait lieu une fois par an, lors d'une grande fête qui — primitivement — était l'Epiphanie ; cette fête marquait le début de l'année nouvelle.

Quel nom était ainsi donné ? et pourquoi un nouveau nom ?

Il s'agissait alors de créer un homme nouveau, un être spirituel, de faire descendre en lui l'esprit. Comment s'opérait donc ce miracle ? En donnant à l'intéressé le nom d'un ange, plus tard d'un saint, qui sera l'intercesseur de l'homme auprès de Dieu ; cet ange gardien tout en restant spirituel devait être lié à l'homme matériel ; il permettait à l'âme de celui-ci de changer de nature, de se perfectionner ; il le plaçait en état de grâce. Quand l'ange descend, une union mystique, un mariage, une noce spirituelle a lieu entre lui et la créature humaine, c'est une incarnation ; l'événement est salué dans la joie car chacun a la certitude de voir, à sa mort, son âme portée au ciel par son ange ou ses saints protecteurs.

Rappelons-nous les deux anges qui enlevèrent ainsi Jésus et à qui on donna par la suite les noms d'Elie et de Moïse. Jean

avait reçu lui aussi sans doute le nom d'Elie. Le nom de Jésus-Josué était lui-même un nom d'ange et fut donné à beaucoup d'autres personnages qu'au Christ des Evangiles.

Pluralité des noms

Un homme pouvait porter plusieurs noms ; outre son nom de famille (fils de...) il en recevait un autre, choisi par son père ou sa mère ; lors de certaines cérémonies religieuses comme le baptême et la communion, on lui en décernait un autre et, souvent, il était différencié de ses homonymes par des appellations de métier ou d'origine ; s'il était en relations avec des étrangers, il pouvait adopter en une autre langue un nom qui était la traduction plus ou moins fidèle du sien. C'est ainsi que Salomon et Salomé correspondent à Alexandre et à Alexandra, Jakim à Alcimus, Saûl à Paul, Cephas à Pierre.

Jean était Baptiste, Judas surnommé Iscariote. Jésus avait reçu le nom d'Emmanuel et certains de ses apôtres avaient un double nom : Thomas Didyme, Simon Pierre, Jean Marc.

C'est pourquoi on se demande, dans certains cas, devant quel personnage évangélique on se trouve ; il peut arriver en effet que le même homme, sous deux noms différents, soit dédoublé en deux personnes distinctes.

Titres

Ainsi, les noms peuvent être d'anciens titres, ou même l'expression d'un vœu et le titre est devenu un nom quand son sens primitif a été oublié. Le nom de Brun ou de Blond, de Grand ou de Petit est aujourd'hui porté par des foules de gens qui ne répondent nullement au signalement donné par ce nom.

Dans le domaine sacré, où le nom originel a longtemps gardé sa forme et sa signification — mais où des changements ont eu lieu néanmoins — il est très important de connaître l'évolution de sa signification. Si l'on peut découvrir ou deviner le sens du nom à l'époque de son attribution, l'indication est extrêmement précieuse ; elle peut aider à éclairer le rôle du personnage qui a été ainsi appelé.

Etudier le sens des noms et titres donnés aux grands acteurs de la passion chrétienne, nous paraît nécessaire avant de rechercher les faits significatifs de leur existence vraie ou légendaire.

Les noms et titres de l'homme-dieu

Jésus, outre ce nom et son titre de Christ, a reçu beaucoup d'autres titres, y compris ceux qui étaient antérieurement donnés à d'autres dieux, aux prophètes ou à des abstractions personnifiées : Messie, Seigneur, Fils de David, Fils de l'Homme, Fils de Dieu, Adam, Logos, etc... sans parler du nouveau Moïse, du nouvel Elie, de Jean ressuscité ; chacune de ces appellations nous révélera une face de ce dieu multiforme dont les fidèles n'aperçoivent que l'unité humaine.

Jésus

La forme même du nom Jésus-Christ montre qu'il renferme deux éléments : Jésus *l'homme* et le Christ *dieu*, mais le nom d'homme a pu appartenir anciennement à une divinité et le titre de Christ être donné à un homme. De toute manière, ce double nom est un surnom qui ne nous renseigne en rien sur l'identité de l'homme à qui il a été attribué.

1. — Il est important de savoir que *le nom de Jésus a été formé en grec* (Iesous) *et n'a jamais été cité sous sa forme hébraïque même par les Juifs.* C'est en latin qu'il est devenu Jésus ; il signifie Sauveur(1). Le mot Jésus fut donc un titre, puis un surnom avant de devenir un nom propre.

2. — Le terme Soter (sauveur en grec) apparaît dans la version grecque de la Bible (celle des Septante) plus souvent que le terme Sauveur dans les autres versions.

Si l'idée de Sauveur ou de salut apparaît chez les juifs hellénisants, c'est parce qu'ils l'ont empruntée aux grecs mais ils n'ont fait que retrouver grâce au monde hellénique des notions antiques alors oubliées ; peut-être même ont-ils fait revivre (en le transformant) sinon un culte du moins la mémoire de Josué disparu devant Yahwé.

3. — *Josué* est, en effet, le même nom que *Jésus*, *Jason*, *Jasios*, *Josué*, *Osée*, *Ausé*. Il vient de l'hébreu Ieoshouah ou Iasoshouah qui signifie *Secours d'Iahvé* ou d'*Iao* ou de *Lumière* et il est revêtu d'un caractère divin. La différence entre les noms Jeshua et Jésus n'existe que dans les traductions latines et modernes ; ces deux formes résultent d'une prononciation tardive du vieux nom hébreu. La traduction des Septante (282 av. J.-C.) appelle Josué : Jésus (in *Neh.* VIII, 17).

Le nom de Josué fut associé à la Pâque et à l'agneau ; il commença son œuvre de délivrance au jour fixé pour le choix de l'agneau pascal et la termina à Pâque. Dans la liturgie juive pour la nouvelle année ecclésiastique, Josué était mentionné comme « Prince de la Présence » (2) et le dixième jour de l'année était celui du Jugement ; Josué y jouait le même rôle que le Jésus de l'Apocalypse.

---

(1) Selon Matthieu (I, 21), Joseph a reçu de l'ange l'ordre de donner à son fils le surnom religieux de Jésus « car ce sera lui qui « délivrera son peuple de ses péchés », explication qui n'a de sens qu'en hébreu et qui est destinée à annoncer la naissance d'un Sauveur. L'évangéliste écrit à un moment où ses corréligionnaires juifs ne comprennent plus l'hébreu et il se fait l'écho de ceux qui sont dans l'attente d'un Libérateur.

(2) Dans Exode XXIII, 20-23, il est annoncé qu'un ange sera envoyé par Yaveh à Israël pour triompher des Amorites et d'autres tribus. Or, cette énumération est identique (sauf un nom qui manque) à la liste des conquêtes que Josué affirme avoir faites au nom du Seigneur. Il est donc l'Ange promis, le Métraton semblable au Logos.

La tradition persane lui donne pour mère une Myriam ; elle meurt le jour où il commence sa mission, le 10 de Nisan, le jour du choix de l'agneau. Il existe de fortes présomptions pour que la Myriam du Pentateuque qui meurt et est enterrée à Kadesh, la cité sainte soit une déesse évhémérisée, peut-être une variante d'Ishtar.

La semaine du Fils qui comprenait la rédemption et la circoncision du premier né mâle, était appelée le rite de « Josué le Fils ».

On ne saurait nier, d'autre part, que le pouvoir d'arrêter le soleil ne peut appartenir qu'à un dieu ; si Josué devint un homme, il le doit sans doute aux partisans de Yahwé.

Le nom de Josué était particulièrement révéré chez les Samaritains qui conservèrent un livre tardif lui attribuant de nombreuses fêtes qu'on ne retrouve pas dans les écrits juifs ; il est probable qu'il fut un dieu éphraïmite analogue à Joseph dont la légende ressemble au mythe d'Adonis.

4. — L'idée de Sauveur ou de salut est représentée en hébreu par certains dérivés de la racine Yashia, Yesha, Yeshuah, les noms de Isaiah, Ieshuah, Ishi, Hosée, Ausé l'expriment tous.

Ces noms, ou tout au moins la syllabe Jes ou Zes, semblent avoir désigné dans l'antiquité un être divin. D'après Virgile (En. III, 168), Jasius est le nom de l'ancien dieu italique Janus, d'où le nom de la plus ancienne monnaie de bronze : as, eis, jes. Déjà, selon l'Odyssée (XVII, 443), Janus (Jaso) était le nom d'un roi de Chypre.

Jes Krishna est le nom de la neuvième incarnation de Jesnou ou Vishnou dont l'attribut est un poisson ; de même Josué est le fils du poisson, Nun, Ninus, nom dont la forme primitive semble avoir été Ninjes.

Jes est l'un des noms du soleil ; Jessé était le nom du dieu solaire des slaves du sud. Jasny, en langue slave, désigne le ciel lumineux, et Jas est resté un nom propre en Crimée et dans le Caucase, Jassy le nom d'une ville.

D'après Hellanicus, ce mot reparaît dans Osiris (Jes-iris ou Hes-iris), dans Hésus, nom d'un dieu celte.

Toutes ces divinités — dont le nom contient la racine Jes — ont pour mère une vierge : Maya, Mariamna, Maritale, Semiramis ; Maria est identique à Miriam, et celle-ci a pour attributs la croix, le poisson ou l'agneau.

Jésus était « de la tige de Jessé » et Jessé est le même nom que Yishai, Isaï. Jessé était le fils d'Obed, lui-même issu de l'union de Booz et de Ruth ; il était le Bethléhemite (I. *Sam.* XVI, I. 18), père de David, l'Ephrathite de Bethléhem-Judah. (En envoyant au chef de l'armée où servaient ses fils des fromages et un chevreau, il y joignait des tranches de pain et du vin, détail à retenir pour l'histoire des repas sacrés).

Un autre nom de Jessé était Nahash=serpent (Jérôme, *Q. Hébr.* sur 2 Sam. XVII, 25d), fait important qui confirme les relations de Moïse avec Josué et le Serpent.

Dans une lettre de Barnabé (120-130), Josué est qualifié de prédécesseur de Jésus dans la chair, ce qui donne à penser que Jésus-Josué était un dieu qui venait de temps en temps s'incarner parmi les hommes.

Justin (100-165) souligne cette parenté en ajoutant que Josué — qui s'appelait d'abord Osée (Auses) — avait reçu son nom de Moïse pour préfigurer le Christ dont il était le prédécesseur dans les fonctions de chef. Au siècle suivant, Eusèbe (265-340) fait remonter à Moïse non seulement le nom de Jésus mais aussi celui de Christ. Selon lui, Moïse donna le nom de Christ à l'homme qui devait lui succéder dans les fonctions de grand-prêtre ; d'autre part, il rapporte que Moïse aurait donné à son successeur — qui jusque là s'appelait comme on l'a vu « Poisson » (Nave, Nun) — le nom de Jésus, nom jusqu'alors inconnu de nos textes.

Ainsi, depuis Moïse, le Christ, fils du Poisson, doit s'appeler Jésus, c'est-à-dire Secours de Dieu et *il doit s'incarner.*

5. — Epiphane rapporte de son côté (*Histoire des Hérésies*) qu'en hébreu le nom de Jésus signifie Curator et thérapeute, c'est-à-dire médecin et guérisseur.

Jasios, autre forme du nom, a été l'appellation d'Esculape, qui ressuscitait les morts. Comme Josué et Jésus, accompagné de douze disciples, il parcourait le pays et accomplissait des miracles. Il s'apparente au héros grec Jason qui conquiert avec ses douze compagnons la toison d'or.

6. — Un papyrus magique qui se trouve à la Bibliothèque Nationale porte la formule : « Je t'adjure par *le dieu des Hébreux,* Jésus ». Comme ce document ne peut malheureusement être daté avec certitude, on a prétendu qu'il était tardif, peut-être du IIIe siècle, et représentait une dégénérescence de l'idée du Christ chez certains hérétiques.

Il nous suffira d'opposer à cette opinion celle de Sceva, un juif résidant à Ephèse au temps de la seconde visite de Paul à cette ville. (*Act.* XIX, 14-16), donc vers l'an 50. Ce Sceva, grand-prêtre, avait sept fils qui exorcisaient les esprits en employant le nom de Jésus ; ce fait établit incontestablement qu'ils apparentaient celui-ci aux autres dieux guérisseurs.

Une ancienne lecture de l'*Epître de Jude* (Vers. 5-6) donne le renseignement suivant : « Je dois vous remettre en mémoire, « quoique vous l'ayez su autrefois, comment il se fit que Jésus « (c'est-à-dire Josué au lieu de « le Seigneur »), ayant sauvé le « peuple hors d'Egypte la seconde fois, (Moïse l'ayant sauvé « une première fois), détruisit ensuite ceux qui ne croyaient « pas, et les anges qui ne gardèrent pas leur premier état mais « abandonnèrent leur propre demeure, il les a mis en attente « dans des chaînes éternelles de ténèbres jusqu'au jugement du « grand jour ».

Or, le pouvoir de lier les anges n'appartient qu'à un être surnaturel non à un héros national.

Jésus apparaît comme le nom du Christ divin devenu homme

(Justin, Apol. II. 6) de même que Krishna est le nom de Vichnou réincarné.

7. — Qu'il y ait eu un culte de Jésus longtemps avant le Christianisme est — non seulement probable — mais affirmé indirectement par Jésus lui-même.

Saint Luc rapporte (XXIV. 27) que « commençant par Moïse « et continuant par les prophètes, Il leur expliquait dans toutes « les Ecritures ce qui le concernait ».

Et dans *Actes* (VIII. 32 et 35), Philippe, prenant la parole et commençant par « l'Ecriture annonça Jésus » à l'ennuque.

8. — Certains dieux portaient des noms voisins :

— Esus, dieu celte de la végétation, qui était pendu à un arbre et auquel une victime humaine était sacrifiée annuellement ;

— Jéu, l'homme primordial gnostique, troisième émanation du Dieu suprême ;

— Jeush, dieu sauveur des Edomites (au sud de la Mer Morte).

9. — Il doit être rappelé enfin que, dans les sectes gnostiques, Jésus était un éon d'une suprême dignité, qu'il devenait l'époux spirituel de sa sœur Sophie (la Sagesse) et qu'il s'incarnait dans un homme. C'est probablement ce Jésus gnostique qui — matérialisé, humanisé — est devenu l'homme-dieu des Chrétiens tout en conservant des attributs divins. (La gnose, selon nous, étant antérieure au Christianisme).

10. — Le nom de Jésus était assez répandu aux Ier et IIe siècles de notre ère. On connaît vingt porteurs de ce nom parmi lesquels :

— quatre grands-prêtres qui exercèrent leurs fonctions entre 35 avant et 63 après notre ère.

— Jésus, fils d'Ananias, qui prophétisa en 62 la ruine de Jérusalem et du Temple.

On le trouve trois fois dans le Nouveau Testament appliqué à d'autres personnes qu'au Christ :

— Bar-Jésus, le magicien, fils d'un Jésus ;

— Jésus-Justus (Col. IV. 11) ;

— Jésus-Barabbas (Mt. XXVII, 16-17).

Il est également attesté dans la diaspora d'Egypte.

Christ

1. — Christ, à l'origine, n'était pas un nom, c'était un titre. On disait *le* Christ, comme on disait *le* Messie. L'omission de l'article révèle le chemin parcouru. Le titre devint un nom quand l'opinion chrétienne le réserva à son homme-dieu, et à lui seul.

2. — Christ fut employé dans les milieux hellénistiques ; au double nom Jésus-Christ de la diaspora, ne correspond nullement en Palestine le double nom Jésus-Messie ; sa création provient des cités hellénisantes et syncrétistes.

On a prétendu que Christ serait la traduction en grec du mot hébreu : Messie=Oint. Ce fait exact est un exemple frappant des fausses explications qui peuvent naître de la vérité.

a) L'onction des rois, des grands-prêtres, des statues ou effigies des dieux, des pierres ou des arbres sacrés était ignorée des peuples grecs ; l'idée même de répandre de l'huile sur un grand personnage leur eut semblé à la fois ridicule et insupportable ; elle leur fut en tout cas incompréhensible et c'est une raison qui facilita la transformation de : *le Christ* en *Christ*, c'est-à-dire du titre en nom.

Quand, deux siècles plus tard, l'Evangile fut traduit du grec en latin, le mot Unctus, traduction latine d'oint, n'apparut jamais et le terme grec de Christ fut conservé comme nom propre. Personne ne pensait que ce nom ait jamais pu être un titre.

b) L'origine païenne du nom Christ explique le flottement entre deux mots aux formes voisines : « Christos » qui ne voulait rien dire et « Chrestos » : l'Excellent, le Bienfaisant, mot qui était parfaitement connu et compris. Le « Chrestos » c'était le « Dieu Bon » des gnostiques ou son fils. L'emploi simultané des deux formes Chrestos et Christos fixe le moment où les judéo-chrétiens marquèrent de leur sceau une gnose païenne hellénisante.

c) Le Christos — confondu avec le Chrestos — était l'objet de culte et de prières « depuis le commencement », ce qui implique sa divinité. La spéculation théologique sur la personne du Christ ne commence que vers 160, sous Justin Martyr qui, tout en reconnaissant que le peuple croyait à un homme-Christ ou Messie terrestre, continuait d'affirmer que le Messie n'était pas un homme mais un être divin, donc un être excellent, un Chrestos.

La tradition primitive continua avec Ignace d'Antioche qui appelle le Christ « Dieu » et Polycarpe (vers 160) qui le qualifie « d'éternel Fils de Dieu ».

d) Le peuple juif qui matérialisait ses croyances connaissait un Jean-Baptiste, croyait à sa naissance charnelle et se demandait (*Jn* I. 20-25) si ce Jean n'était pas le Christ, ce qui prouve qu'au moment où cette phrase était insérée dans l'Evangile le Christ n'était pas considéré comme un être divin (ou comme le fils de Dieu) par les Juifs.

Le peuple voulait faire de Jésus un roi (*Jn.* VI) après le repas miraculeux. Quand Jésus demanda aux Pharisiens : « De qui le Christ est-il le Fils ? » Ils ne répondirent pas : « de Dieu », mais « de David ».

C'est alors que Jésus leur fit publiquement une objection tirée de leurs propres livres (Ps. CX) : « Comment les scribes « peuvent-ils prétendre que le Christ est Fils de David puisque « David lui-même appelle le Christ son Seigneur ? » Jésus lui-même affirme donc l'antiquité et la divinité du Christ.

Les Pharisiens ne répondirent pas ; ils ne pouvaient pas admettre cette supposition.

e) Paul, égalemnt, déclare (2 *Col.* III, 17 que « le Christ c'est l'Esprit ». Chrestos, sans aucun doute, pas Christos.

f) Mais la différence des conceptions comme leur confusion s'explique aisément. Certains gnostiques, notamment les Ophites (qualifiés de Chrétiens) recevaient à la suite de leur baptême une onction et portaient un sceau témoignant pour chacun : « J'ai été oint de l'huile blanche de l'arbre de vie ». Ils devenaient des christs. Christ signifiait donc baptisé et il y avait autant de christs que de baptisés. Chrestos avait été un christos et c'est en se faisant christien qu'on devenait chrestien.

Chrétiens

L'époque, la région et les circonstances qui entourent la naissance du nom des « chrétiens » sont obscures.

Cette désignation n'apparaît que deux ou trois fois dans le Nouveau Testament ; en dehors de ces textes, on ne la trouve ni dans les Epîtres de Clément de Rome, ni dans les écrits de Barnabas, Hermas, Polycarpe, les Homélies Pseudo-Clémentines, Tatien, etc... ni dans les œuvres gnostiques.

Comme mot d'usage courant, elle figure pour la première fois dans les Apologistes — Justin, Athénagore, Théophile, Minucius Félix — dans Ignace, dans le Martyre de saint Polycarpe, dans la lettre des Eglises de Lyon et de Vienne, dans Irénée, Tertullien, et Clément d'Alexandrie, dans l'Enseignement des Douze Apôtres.

Ainsi, le nom n'était pas encore usité par les écrivains ecclésiastiques alors qu'il était employé par des écrivains païens comme : Pline le jeune (112), Tacite (116) et Suétone (120), dates d'ailleurs tardives.

Quel était donc le nom grec primitif désignant les chrétiens ? Chr*e*stianos (de Chrestus, l'excellent) ou Chr*i*stianos (de Christus, l'Oint) qui apparaissent tous deux dans les textes et ont été prononcés d'une manière semblable ?

Tertullien dit expressément que les Gentils corrompaient le mot et le prononçaient Chrestiani. Lactance observe que les païens appellent Christ : Chrestos et les Christiens : Chrestiens.

Chrestianos est la lecture dans trois passages du *Sinaïtique* ; il prédomine dans les inscriptions, et Justin associe ce mot à celui de Chrestos.

Tacite fait une distinction entre l'usage populaire ancien (vers 64) et l'emploi « plus correct » du mot de son temps (116) : « Le vulgaire les appelait Chrestiens tandis qu'aujourd'hui évi-« demment, nous savons que leur vrai nom était Christiens ». L'antériorité de la forme Chrestos est donc établie. Les écrivains de la religion nouvelle modifièrent la croyance populaire (3)

(3) P.L. Couchoud affirme (dans « Le dieu fait homme ») que Chrestus et Chrestianos paraissent être les leçons primitives de l'unique manuscrit Mediceus de Tacite corrigées ensuite en Christus et Christianos par un scribe qui a gratté les e et mis des i à la place.

Clément d'Alexandrie (*Strom.* II, 4) écrit : « ceux qui croient au Christ sont et s'appellent Bons », donc ce sont des Chrestianos, des Chrétiens, non des Christiens.

Chrestus était un nom d'esclave assez courant. Il figure plus de quatre-vingt fois dans les inscriptions latines de Rome. Dans une inscription de l'église marcionite de Lebaba en Syrie, Jésus est nommé Iesous Chr*e*stos.

Le nom ne vient certainement pas des Juifs qui en étaient à attendre encore leur Messie et qui appelaient les chrétiens : la secte, les Nazarènes.

Quant aux chrétiens de la période apostolique, ils s'appelaient les frères, les disciples, les fidèles, la voie, les élus, mais jamais chrétiens. Saint Paul évite le nom.

C'est du dehors que le nom de Chrétiens a été appliqué aux disciples du Christ pour les distinguer des Juifs de la Synagogue et des prosélytes. Le nom de Christiens leur fut attribué ensuite, peut-être dans une intention méprisante et ironique, avec la signification de « huileux » ou de « pommadés » peut-être parce que le Chrétien devenait un Christien par l'onction qui suivait son baptême.

Ce terme dédaigneux ne fut revendiqué par les intéressés que plus tard, quand il eut perdu de sa nocivité et quand les chrétiens, oublieux de leurs origines, s'en firent un titre d'honneur en rapportant Christiens à Chrestiens.

Selon *Act.* XI, 26, les premiers à porter le nom de Chrétiens auraient été les membres de l'Eglise d'Antioche. Or, l'évangélisation de cette ville fut menée par des gens de Chypre et de Cyrène (hellénisants). C'est là que fut établie l'église la plus considérable, probablement autour des années 40-43.

Vingt ans après, vers 64-67, s'il faut suivre Paul, le nom aurait été familier aux cercles dirigeants de Césarée et de Rome, donc assez répandu, mais on n'en trouve trace que chez les païens.

Jésus-Christ

L'expression Jésus-Christ qui ouvre l'Evangile de Marc, le plus ancien paraît-il, n'est donc qu'une terminologie hellénistique et non palestinienne. Remarquons en outre qu'elle figure seulement dans le prologue de Marc ; partout ailleurs, l'évangéliste parle de Jésus, non du Christ, ni de Jésus-Christ.

De son côté, Paul, qui lui est antérieur, dira surtout : « Christ ».

Le nom composé Jésus-Christ est donc assez tardif. On pourrait penser qu'il y a eu des fidèles d'un Christ d'une part, des disciples d'un Jésus d'autre part, qu'un jour — pour rassembler tout le monde — on a dit que le Christ c'était Jésus, que Jésus c'était le Christ et, pour terminer les discussions, on a appelé cet homme-dieu : Jésus-Christ.

Si, sous le nom de Jésus, pseudonyme religieux, se cache un homme, on ignore son identité ; on ne sait rien de lui, de sa famille, des dates qui ont marqué sa vie. De même les

noms de Joseph et Marie, s'ils ne sont pas symboliques ou divins, sont des surnoms qui dissimulent la vraie personnalité des parents humains qu'on lui prête ; il en est de même de ses frères et des apôtres et des autres personnages du Nouveau Testament. S'ils ont existé ailleurs que dans la légende sacrée, pourra-t-on jamais les retrouver ?

Le secret du nom à deux faces : « Jésus-Christ » nous est peut-être donné par les sectes gnostiques préchrétiennes.

Pour certains gnostiques — les Ophites ou Séthiens notamment — il fallait un corps pur pour recevoir l'Esprit qui allait descendre sur terre. Le corps pur, c'était Jésus. Le Christ était l'Esprit qui descendit à travers les sept cieux pour s'unir à sa sœur Sophia (la Sagesse) ; ces noces spirituelles ayant eu lieu (4), ils s'incarnèrent ensemble dans Jésus. Ce nouveau personnage — qui s'appela Jésus-Christ — annonça alors le Dieu Inconnu (comme allait le faire Paul) et accomplit des miracles.

Dans ce cas, Christ c'est l'Esprit, Jésus c'est le corps mais il y eut d'autres cas où, au contraire (5), le Christ fut un homme et Jésus le dieu qui s'incarnait.

Dans l'hypothèse où le Nouveau Testament ne serait qu'une partie tronquée et corrigée de livres gnostiques relatant le mythe du Christ, bien des obscurités disparaissent. On comprendrait alors comment des héros et des péripéties d'un mythe devinrent des personnages et des événements historiques, comment des faits sacrés devenus incompris purent fusionner avec des faits vécus interprêtés symboliquement.

Le Nouveau Testament s'explique en partie par le gnosticisme ; il ne l'explique pas.

Il est bien difficile aujourd'hui — à des hommes épris de logique — de croire à un être divin qui soit en même temps un homme, d'affirmer l'existence sur terre, à un moment donné de l'histoire, d'un personnage né d'une femme et d'un dieu (ou du Verbe ou de l'Esprit de ce Dieu).

Certes, les demi-dieux des légendes antiques embellissent nos souvenirs classiques mais, pas plus que nous n'admettons la réalité des centaures, nous ne saurions accepter dans notre espèce humaine un specimen inconnu, né sans père, d'une mère fertilisée par l'esprit, dont jusqu'à présent on n'a trouvé nulle trace ailleurs que dans l'imagination des hommes. Depuis des milliers d'années les dieux ont aimé les mortelles sans leur donner réellement de progéniture visible.

Que Jésus ait été un dieu ou un homme, tout le monde peut

---

(4) Se souvenir de l'époux des noces de Cana, époux et noces inexplicables autrement que par la thèse gnostique. L'église Sainte Sophie de Constantinople est un vestige de ce culte ancien de la Sagesse christianisée.

(5) Ce qui prouve qu'avant d'être perdue la tradition gnostique s'était divisée en interprétations différentes. On sait d'ailleurs que les sectes gnostiques étaient nombreuses.

l'admettre. Qu'il ait été un homme déifié après sa mort ou un homme dont on affirma plus tard qu'il portait Dieu en lui, cela peut se discuter. Qu'on ait voulu à une certaine époque faire d'un homme considéré comme symbolique le héros d'une légende connue, c'est probable.

Mais qu'un homme ait, de son vivant, passé pour être à la fois dieu et homme, cela est beaucoup plus contestable.

Saint Jérôme ne se trompe pas beaucoup quand il écrit : «...les apôtres vivaient encore et le sang du Christ n'était pas « encore sec qu'on affirmait déjà que le corps du Seigneur n'é- « tait qu'un fantôme». Cela signifie qu'à l'époque présumée de la vie humaine de Jésus, des gens niaient l'existence humaine du Christ.

Cette affirmation était la conséquence de la foi dans un dieu sauveur. Le mal étant une faute de la matière, la délivrance des âmes de cet asservissement de la matière était la tâche du Sauveur et Celui-ci ne pouvait y réussir qu'en évitant de se placer sous la domination de la matière.

Pour ceux qui croyaient en un dieu sauveur, la question de l'union de la nature divine et de la nature humaine ne pouvait pas se poser ; cette question n'apparut tardivement qu'avec ceux qui firent du dieu sauveur un homme, compliquant ainsi une donnée primitivement très simple et conforme à celle des religions environnantes.

A de très rares exceptions près — peut-être même sans exception — les gnostiques attribuaient à leur Sauveur une nature surhumaine ; quelques-uns séparaient cependant cette personnalité divine de son corps humain, les autres réduisaient son corps terrestre à une simple apparence.

Les premiers écrits chrétiens le confirment. Selon les *Epîtres* de Paul, le Christ n'est pas et n'a pas été un homme. Il est présenté comme :

1°) Le premier né de la création (*Col.* I. 15 ; *Heb.* III. 12-13).
2°) Une forme de Dieu (*Philippe* II. 6).
3°) ayant créé toutes les choses du ciel et de la terre (*Col.* I, 16 ; I *Cor.* VIII, 16).
4°) détenant tout en une unité cosmique (*Col.* I. 17).
5°) ayant pris un corps pour combattre les démons (*Heb.* II, 14-15 ; *Col.* 11-15).
6°) trouvé ressemblant à un homme (*Philip.* II. 6-8).
7°) crucifié par les démons et enterré (I. *Cor.* XV, 3, 4).
8°) emplissant toutes choses. Seigneur de tout (*Ephes.* IV, 10 ; *Act.* X. 36).
9°) faisant de l'Eglise son corps (*Ephes.* IV, 12-15-16).
10°) devant venir bientôt juger visiblement le monde (II. *Cor.*, V. 10).

Nous nous trouvons ici devant un dieu, non devant un homme. Au surplus, on sait (d'après Epiphane (xxx, 13-19) que les premiers chrétiens de Palestine ne possédaient aucun récit de la naissance de Jésus.

Messie

Le mot hébreu « Messiah » représente l'araméen « Meshiha » signifiant *oint*. Il est employé dans l'Ancien Testament comme épithète appliquée aux prêtres ou aux rois.

Le sens que nous lui donnons aujourd'hui, celui d'envoyé de dieu, de messager humain, de l'oint par excellence, résulte de son emploi tardif par les chrétiens et préchrétiens. Nulle part, dans l'Ancien Testament, le mot « Messie » n'apparaît avec cette signification.

Il ne faut, en effet, ni confondre le Messie avec ce qui est messianique, ni croire que tout ce qui est messianique concerne le Messie. Le qualificatif possède un sens beaucoup plus étendu que le substantif. Il ne doit pas être limité aux seuls passages bibliques qui annonçent la venue d'un être extraordinaire ou d'un roi envoyé par Dieu et dont l'apparition marquera la fin des temps.

L'attente messianique la plus antique et la plus répandue est celle d'une ère prochaine de bonheur ; les plus anciens passages de la Bible juive prévoyant cette nouvelle époque de gloire et de paix ne parlent nullement d'un Roi qui serait le maître de cette période à venir ; c'est Iahweh lui-même qui doit être le Libérateur et le Juge, il n'a nul besoin d'un représentant pour sauver la nation élue ou la dynastie préférée ; il opère en personne et nul texte ne mentionne son envoyé (6).

Certes, on rencontre de constantes références à l'espoir placé dans la dynastie de David ou dans un nouveau David ou d'un chef qui serait le représentant d'Iaweh, mais — si l'idée du roi représentant de Dieu est ancienne — elle ne se confond pas avec celle du Messie. Il était naturel, en des temps troublés, de se retourner vers un passé brillant et de projeter dans l'avenir le rêve d'une gloire nouvelle de la maison de David (II *Sam.* VII, *Ps.* 89, 19-37) mais l'attente n'était nullement celle d'un Messie même humanisé ; ce n'est pas lui qu'Amos et Ausée prédisent. Jérémie annonce une succession de rois et non pas un grand monarque de la lignée davidienne. C'est seulement au cours des deux siècles qui precédèrent le Christ Jésus que naquit l'espérance d'une restauration de la monarchie davidique sous la forme du roi idéal « fils de David ».

La manière indirecte dont les allusions au Messie humain seront faites plus tard, fréquemment sous forme énigmatique, suggère que la croyance messianique était un élément de la religion populaire ; elles manqueront dans les écrits sacerdotaux ; elles apparaîtront chez les prophètes d'une façon inconsistante et disparaîtront subitement comme si elles avaient été insérées dans d'anciens textes longtemps après leur rédaction.

---

(6) Il y a bien en Isaïe. 45. I. un oint célèbre : Cyrus, mention inattendue et extraordinaire, mais elle est isolée et son interprétation discutable.

L'idée du Messie semble récente et n'est pas d'origine juive ; elle vient peut-être d'Egypte ou de Babylonie.

Il faut descendre jusqu'aux apocryphes de l'Ancien Testament et à la littérature apocalyptique pour découvrir l'espérance messianique ; encore est-elle loin d'être générale ; à l'exception de *Esdras* II, le Messie humain est pratiquement ignoré.

Les apocalypses sont en partie silencieuses à son sujet et le fait est d'autant plus surprenant qu'elles ont précisément pour but d'annoncer les prochaines espérances.

Ces espérances sont placées après la fin des temps (7) et celle-ci peut être imminente ou lointaine. Le nouveau royaume et le rôle du Messie ont été compris de diverses manières :

Les uns croyaient que le futur royaume ne serait pas terrestre et qu'il était imminent. C'est ainsi que pour le *Livre* d'Enoch (LXXXIII - XC), la nouvelle Jérusalem est spirituelle et dirigée par un Messie qui n'a pas d'autre fonction que d'en être le roi ; ce texte date des environs de 166-161 av. J.-C.

Le Jésus des Evangiles soutient cette conception ; il déclare que son « Royaume » n'est pas de ce monde et que le Messie non seulement n'est pas Fils de David mais est son Seigneur.

A la même époque (vers 170 av. J.-C.), d'autres pensaient que le royaume à venir serait terrestre mais éternel et aurait Jérusalem pour capitale. L'idée s'exprime en *Enoch* (I à XXXVI); grâce au Jugement, les méchants seront jetés dans la géhenne tandis que les Justes goûteront les fruits de l'arbre de vie et vivront comme des patriarches sous l'œil de Dieu en attendant un second jugement. Il n'y a pas de Messie dans la description de ce royaume qu'on trouve également dans le *Testament des XII patriarches* et dans les *Oracles Sybillins.*

Mais cette conception se matérialisa et donna naissance à une autre, selon laquelle le royaume serait terrestre et temporaire : quand il finira, un jugement aura lieu et il sera suivi de l'aube d'un monde éternel. Cette idée se trouve dans un passage (91 à 104) d'Enoch qui paraît avoir été rédigé entre 134 et 95 av. J.C., de même que dans le *Livre des Jubilés*, les *Psaumes de Salomon*, l'*Assomption de Moïse*, l'*Apocalypse de Baruch.*

Lors de la disparition de ce royaume — qui est sans Messie — il y aura un jugement général et les justes bénéficieront d'une résurrection spirituelle dans un nouveau ciel.

A cette évolution de l'idée du Royaume correspond une évolution semblable de la conception du Messie.

Nous nous trouvons, en premier lieu, devant un Messie transcendant (peut-être dérivé de Daniel) dans la partie du *Livre d'Enoch* écrite vers 164 av. J.C. et dans les *Similitudes* (*Enoch*

(7) Cette fin des temps est marquée par « le Jour de Yahweh », qui s'appelle également le jour, le temps, ce temps-là ; « en ce temps-là » signifie donc le jour du Jugement.

LXII, 2) qu'on peut dater de 70 av. J.C., dans *Esdras* IV (13, 9-37) et dans les *Oracles Sybillins*.

Ce Messie n'est pas un homme (8) ; il n'est jamais représenté comme descendant de David, ce que confirmera Marc (XII, 35-38). Il doit juger les nations, les hommes et les esprits du mal, il est champion de la Justice.

Puis apparaît le Messie humain sous diverses formes :

a) on le considéra d'abord comme un prêtre, un fils de Lévi, semble-t-il ; c'est celui des *Testaments des XII* et du fragment Zadokite.
b) on dressa contre le premier, ou après le premier, un Messie fils de David.
c) il y eut aussi un Messie fils de Joseph, et également fils d'Ephraïm dont il n'est pas encore possible de préciser la date, l'origine et la diffusion.

Ce Messie, fils de Joseph, ne serait-il pas le Taheb samaritain qui devait restaurer le tabernacle sur le Mont Gérizim et vivre cent-dix ans ? A sa mort, le Mal devait l'emporter sur le Bien jusqu'à la fin du monde, c'est-à-dire au jour du Jugement. Simon le Magicien, Messie samaritain, affirmait qu'il avait eu des existences antérieures en Adam, Seth, Noé, Abraham, Moïse.

En tout cas, nous pouvons admettre que le Messie fut d'abord un être divin. Par la suite, et assez tardivement, les Pharisiens eux-mêmes ne croyaient pas au Messie humain. Dans les Evangiles, Jésus ne s'est jamais donné comme tel. Le mot « Messie » n'apparaît que deux fois dans le Nouveau Testament ; il figure dans le seul Evangile de Jean et l'interpolation est si flagrante que le scribe en donne une explication dans le texte même ; il ajoute, immédiatement après le mot Messie : « ce qui veut dire le Christ ». C'est donc au temps tardif de la rédaction de l'*Evangile selon saint Jean* que le nom fut lancé comme synonyme de Christ ; il était alors devenu nécessaire d'en expliquer le sens car personne n'aurait compris (9).

Justin Martyr certifie que le Messie n'est pas un homme né par génération humaine et il ajoute :

« Si, ô Tryphon, tu comprenais qui est celui qui est appelé « parfois le Messager du puissant conseil et l'Homme par Ezé- « chiel, et désigné comme le Fils de l'Homme par Daniel, et « comme Enfant par Isaïe, et Messie et Dieu par Daniel, et une « pierre par beaucoup, et Sagesse par Salomon, et étoile par « Moïse et l'Aube par Zacharie, et qui est représenté souffrant « par Isaïe, et est appelé par lui Verge et Fleur, et pierre d'an- « gle, et Fils de Dieu, tu ne blasphémerais pas contre lui qui « est venu, qui est né, a souffert, est monté au Ciel et revien- « dra ».

---

(8) Le passage d'Esdras IV, 12-32, le considérant comme un homme est une interpolation chrétienne.

(9) Ce n'est qu'après la destruction du Temple (en 70) que les docteurs emploieront couramment le mot.

Néanmoins, nous l'avons vu précédemment, Justin reconnaissait que certains de ses fidèles croyaient à une naissance naturelle du Messie, c'est-à-dire à un Messie humain ; mais ils n'acceptaient pas qu'un homme, fût-il le Messie, ait une filiation divine.

Au IV[e] siècle, Eusèbe assurait encore que les Juifs de son temps n'admettaient pas que le titre de Fils de Dieu soit appliqué au Messie (Dem. Evang. IV, I) et accusaient d'impiété et de blasphème ceux qui donnaient ce titre au Christ.

Au XVIII[e] siècle encore, un savant juif, Orobio, disait que si le Messie venait lui-même accomplir des miracles et prétendre à la divinité, il serait lapidé comme coupable de blasphème.

Ainsi, pour certains, le Messie pouvait être un homme né de parents humains mais il n'avait rien de divin.

Le Fils de David

On considéra un jour que le Messie devait être Fils de David. Il fallut donc donner à Jésus une filiation davidienne. On le fit sans s'apercevoir que c'était en contradiction avec la naissance virginale. Selon les Evangiles, Jésus ne se considéra nullement comme Fils de David ; bien plus, il répondit à ceux qui professaient cette opinion que le Christ était le Seigneur de David non son fils (Mat. XXII, 45 ; Marc XII, 37 ; Luc XX. 44).

Quoique différentes, les deux généalogies de Jésus aboutissent à Joseph ; il est probable que la filiation humaine a été introduite dans les Evangiles d'un dieu. Sinon, pourquoi Thamar l'incestueuse, Rahab la courtisane, Bethsabée l'adultère figurent-elles parmi les ancêtres du Christ ? Sans doute sont elles d'anciennes déesses païennes dont les unions mystiques ont été qualifiées par l'insulte quand on les a matérialisées sur le plan humain.

Fils de Dieu

Dans l'Ancien Testament, comme dans les écrits de Philon, l'expression Fils de Dieu était synonyme de Dieu, d'ange, de roi ; cependant, elle ne fut pas appliquée au Messie qui devait venir. On a pu en déduire le sens de Messie mais cette opération ne fut le produit que d'un travail ultérieur.

Au temps de Jésus, quoiqu'ils fussent préparés par leurs écritures à un Messie souffrant, les Juifs n'en avaient pas encore l'idée. Le Jésus évangélique lui-même n'assuma jamais ce titre et ne l'employa pas autrement que pour appeler les hommes « Fils de Dieu », de même que nous appelons les Chinois « Fils du Ciel » : il ne se considérait lui-même que comme un fils d'homme dans le sens divin que nous précisons plus loin.

Dans ses prières, le Christ disait « Père » et non pas « mon Père » ou « Notre Père » ; il voyait en Dieu le père commun des hommes qui étaient par conséquent tous frères. Jamais Jésus, dans les récits de sa vie terrestre (10), ne fut gratifié du

(10) Récits dont la véracité est douteuse.

titre de Fils de Dieu ; cela eut lieu longtemps après l'époque de son Ascension quand la légende se fut formée dans les milieux hellénistiques.

Quant au titre abrégé : Fils, ou le Fils, il ne correspondit à quelque chose que vers la fin du IIe siècle, c'est-à-dire après un long usage de l'expression entière qui permit d'employer l'abréviation sans qu'elle comportât aucune équivoque.

La foi juive résidait dans l'unité divine ; l'existence d'un Fils l'eût rompue. La croix du Christ fut incompréhensible aux Juifs ; pour eux, les Chrétiens adoraient un homme mort d'une mort maudite, pratique considérée par eux comme sacrilège et anormale.

Dans le passé, la tendance grecque à faire des héros éponymes les fils de dieux et de femmes avait évidemment été adoptée en Israël ; Yahwé avait épousé deux sœurs, mais l'incident était considéré comme une allégorie, à la manière des Grecs qui voyaient dans ces mariages des symboles.

Les géants étaient considérés comme fils de dieux et de mortelles ; selon certains textes, le Christ était un géant qu'accompagnaient des anges, géants eux aussi.

La désignation de Dieu, père commun du peuple, dans un sens figuratif et général, remontait à plusieurs siècles avant Jésus et était commune de son temps. *Luc* (XX. 36) et l'*Epître aux Romains* (I. 4) voulaient faire de Jésus et de ceux qui ressuscitaient des fils de Dieu parce qu'ils étaient fils de la Résurrection. Cette condition nous amène sur le terrain gnostique.

Par ses spéculations sur le « Logos », le Fils Parfait, le Premier né de Dieu, Philon (qui vivait à l'époque où l'on place Jésus) a frayé la voie à la doctrine chrétienne du Fils de Dieu.

Mais quelle est cette doctrine ? Comment est employée cette expression ?

Dans de nombreux passages, l'idée est la suivante : quand le Royaume des Cieux sera établi sur terre, les fidèles de Dieu seront reconnus comme ses vrais fils en raison de leurs liens spirituels avec lui.

Dans *Matthieu* (XXVIII. 19), la formule trinitaire du baptême au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, n'est pas primitive ; elle n'est prêtée à Jésus qu'après sa résurrection ; il ne la pratiquait pas quand il était vivant.

Quand l'ange Gabriel annonce à Marie que son fils, étant donné sa génération divine, sera appelé « Fils de Dieu », il s'agit certes d'une conception très largement répandue dans l'antiquité mais qui ne fut introduite que tardivement dans l'Evangile. Elle fut précédée d'une autre selon laquelle le Fils de Dieu naquit comme tel au baptême : « Voici mon fils bien-aimé... » C'est par la suite seulement que la colombe fut remplacée par la vierge.

Ailleurs (Mc III, 11 : V, 7 : I. 27 : Lc VIII, 28 : Mt IV, 36 : Lc IV, 39), les démons et Satan savent ou répètent constamment que Jésus est Fils de Dieu. Nous nous trouvons ici, non pas devant un fait réel, mais devant l'opinion des évangélistes ; ils

pensaient qu'au temps de Jésus tout le monde, y compris les démons, croyait à son messianisme.

Comme c'est surtout *Marc* qui fait état de ce témoignage des démons, il faut y voir une attitude particulière adoptée en vue de certaines fins. D'une part, il se trouvait devant une tradition très solide selon laquelle Jésus ne s'était pas proclamé le Messie, d'autre part devant la doctrine gnostique où le Jésus spirituel venait sur terre à l'insu des démons. Le texte de Marc est une réaction contre ce double courant pour magnifier un homme en prenant pour témoins non seulement des personnages historiques trouvés notamment dans Flavius Josèphe, mais les démons eux-mêmes.

L'histoire de la tentation de Jésus par Satan est un conte pieux inventé dans la même intention magnifiante (11).

Au surplus, les mots « Fils de Dieu » sont absents d'un grand nombre de manuscrits et se révèlent douteux ; il faut y voir des interpolations ultérieures ; au temps d'Origène, les Juifs affirmaient ne trouver dans leurs livres aucune référence à une prophétie annonçant la venue d'un Fils de Dieu.

Lors de son jugement par le Grand-Prêtre qui lui demande s'il est le Messie (Mt. XXVI, 24 - Lc XXII, 70), Jésus lui répond : « Tu le dis ». Les charges qui pesaient sur lui étaient primitivement : a) son refus de verser le tribut à César ; b) sa prétention d'être un roi, un oint (Christ). Marc a fait franchir à la légende une étape importante en changeant « Tu le dis » par « Je le suis » ; il n'en savait rien mais, à l'époque où l'Evangile parut sous son nom, les notions de Christ, Fils de Dieu, Dieu étaient synonymes et l'on comprend parfaitement que le fait de se donner comme égal à Dieu fut considéré comme un blasphème.

Quant à l'exclamation du centurion, lors de la mort de Jésus : « C'était vraiment le fils d'un dieu », elle ne s'explique nullement par le contexte et a été placée là pour donner un témoignage supplémentaire à une affirmation qui — on s'en doute — n'était pas admise par tout le monde.

Dans le IVe Evangile, le « Fils » était un être divin apparu sous une forme humaine ; il était le Logos de Philon, l'Eon des gnostiques. Quand il fut élevé de la terre et fait dieu, il emmena tous les hommes avec lui, idée essentiellement et uniquement gnostique. Pour lui, les hommes abandonnèrent les dieux de leurs pères et reçurent en échange la grâce et la vérité.

A cette époque, ce qui devait devenir le Christianisme romain n'était pas né. La plupart des penseurs étaient gnostiques.

Justin considérait le Logos comme la Puissance de Dieu (Apol. I, 14, parag. 61, E) ; il parle de la Chaise du Jugement du Christ, il estime qu'il existait des Chrétiens avant le Christ et qu'ils croyaient à la Parole : Socrate, Héraclide, Abraham,

---

(11) et peut-être emprunté, en le déformant, à un épisode de la vie de Simon le Magicien, raconté par le Pseudo-Abdias.

Elie. Certes, il combat Simon, Ménandre et Marcion, gnostiques, mais il se sépare des Juifs ; tout en croyant à leur Dieu, il introduit dans leur religion une seconde divinité, le Fils, le Logos, émanation de Dieu, assimilée à la Sagesse et qui vient du gnosticisme.

Son « Fils du Père » est éternel, né avant toutes choses et déjà venu sur terre plusieurs fois : il est apparu — et non pas Dieu lui-même — à Abraham (Mamré), à Moïse (buisson ardent), à Jacob (échelle), à Josué (dans son camp) ; il a inspiré les Gentils aussi bien que les prophètes : « Nous ne croyons pas « moins mais plus que Empédocle, Pythagore, Socrate, Platon... « L'enseignement de Platon n'est pas différent de celui du « Christ, il est entièrement le même... Socrate fut martyrisé « pour le Christ... Tous croyaient au Logos » (12).

Origène, attestant que les Juifs attendaient un Messie et non le Fils de Dieu, ajoute : « Aucun juif ne conviendrait qu'un pro« phète ait jamais annoncé la venue d'un Fils de Dieu. Ce que « les Juifs disent c'est que le Christ (Messie) de Dieu viendra, « mais que le Fils de Dieu n'existe pas et n'a jamais été « prédit ». (Adv. Cels. I, parag. 49).

Fils de l'homme

Cette expression est synonyme d'homme ; à part les livres *d'Ezechiel* et de *Daniel*, elle est employée, dans la littérature hébraïque exclusivement en matière poétique. Dans *Ezechiel*, ce titre « Fils de l'Homme » est celui dont se sert Yahweh pour s'adresser au prophète, mais celui-ci ne s'appelle jamais ainsi lui-même.

Dans *Daniel*, l'apparence d'homme qui reçoit de l'Ancien des Jours l'empire du monde n'est pas nécessairement le Messie mais peut être l'archange saint Michel.

Le Fils de l'Homme est préexistant dans *Enoch* et dans *Esdras*. A ce cercle d'idées appartient l'identification du Messie avec le Premier Homme ou Homme Spirituel ; Philon sait que l'homme spirituel est venu avant l'homme de la terre. Pour Paul (I. Cor. XV, 45) c'est le contraire.

Dans l'*Apocalypse* où la gloire du Jésus céleste est célébrée, le Fils d'Homme peut ne pas être Jésus ; le texte ne l'affirme nulle part.

L'expression est ignorée des quatorze Epîtres attribuées à Paul, des deux Epîtres de Pierre, de celles de Jean, Jacques et Jude. Son absence d'une littérature aussi étendue provenant de lieux, de dates et d'inspirations si différentes n'est pas accidentelle ni sans signification. « Fils de l'Homme » n'apparaît qu'une fois en *Actes* dans un passage (VII, 50) sans conséquence.

Par contre, le « Fils de l'Homme » est cité quatre-vingt-une fois dans les trois synoptiques, dont trente fois dans Matthieu,

---

(12) Justin confirme notre opinion que Platon — et son maître Socrate — furent des gnostiques avant la « lettre ».

quatorze dans Marc, vingt-cinq dans Luc. Il annonce le Jugement dernier, il doit venir sur une nuée céleste avec son père et les anges pour amener le règne du « Royaume » ; il n'est pas un homme, il en est peut-être l'idéal céleste, plus ou moins divin.

La critique hésite entre les diverses significations qu'on peut donner au titre : « Fils de l'Homme » : l'homme idéal, l'homme qui vient, le Messie. un Messie différent de celui que peuvent annoncer le Fils de Dieu et le Fils de David, etc...

Quand on lit dans les Evangiles que « le Fils de l'Homme » pardonne les péchés et est maître du Sabbat, on ne comprend pas ; car seul un dieu peut remettre les fautes ; le Messie lui-même n'en a pas le pouvoir.

La première référence aux souffrances du Fils de l'Homme se trouve dans *Matt.* XVII, 12 et *Mc* IX, 12 : « ... ils feront souf-« frir le Fils de l'Homme ». Mais — ou bien l'original araméen donnait le sens de : « ...ainsi devra un homme souffrir par eux « car les disciples comprirent qu'il parlait ainsi de Jean-Bap-« tiste », — ou bien le texte est authentique et il prouve que le Fils de l'Homme fut primitivement Jean et non Jésus.

Il est intéressant de signaler que l'expression « le Fils de l'Homme » apparaît pour la première fois dans *Marcion* et était en vigueur dans plusieurs écoles gnostiques. Marcion possédait ce terme aux mêmes places que notre *Luc* sauf en VII, 29, 35, XI 30-32, XVIII 8-31-34, que son évangile ne connaissait pas ; et cette expression, pour lui, avait un sens.

Selon Irénée (*Adv. Hoer.*), les gnostiques appelaient la Lumière Primordiale, le Père de toutes choses ou Premier Homme. Ils donnaient à sa Première pensée, émanée de lui, le nom de Second Homme ou Fils de l'Homme.

Ce dernier n'était pas identique au Christ, car le Christ était à la fois le descendant du Premier Homme et le second homme en compagnie du Saint-Esprit. L'homme Jésus fils de Iadalbaoth et de la vierge Marie fut conçu comme le tabernacle terrestre où le Christ établit sa demeure.

Hippolyte rapporte dans *Philosophumena* que les Naassènes ou Ophites prhygiens (13) adoraient en même temps : l'« Homme » et le « Fils d'Homme » commune unité du Père et du Fils, le père étant probablement désigné du nom d'Adam.

Adam

Adam est peut-être le même nom qu'Atoum (égyptien) et Adapa (babylonien) : son étymologie est incertaine ; en hébreu, il désigne l'humanité (Gén. I. 26-28 : Adham) ou le Premier Homme (Gén. II. 4, IV. 26 : Ha-adham), c'est-à-dire l'être humain distingué de l'individu (14). Cependant, en Gén. I, 5, il est utilisé comme non propre.

---

(13) antérieurs au Christianisme.

(14) En Hébreu, homme se traduit également par Ish et femme par Isshah.

Adam peut venir d'Adamah, la terre dont il fut fait, la terre rouge car cette couleur est impliquée par le mot (15).

Les références à Adam sont extrêmement rares dans l'Ancien Testament ; on n'en trouve que dans Gén. I, 5 et dans un passage qui en dépend 1 ch. I. Le fait est étrange et, néanmoins, de cette pénurie d'information, se dégagent deux récits inconciliables de l'histoire d'Adam.

1° L'Adam Androgyne

Selon le récit ecclésiastique (P) de la création (Gn. I, 1 - II. 4a), Elohim crée l'Etre humain à sa ressemblance, c'est-à-dire androgyne ; il le fait naître des créatures vivantes, lui donne les fruits et les grains (abstinence de viande), lui recommande de « multiplier » et le bénit. Quand cet ancêtre a cent-trente ans, il procrée Seth à son image, c'est-à-dire à celle de Dieu ; plus tard il a d'autres enfants et meurt à neuf-cent-trente ans. Juste avant le déluge, on apprend que le monde est corrompu mais on ignore comment le péché s'y est introduit. Nous nous trouvons devant un vestige de révélation mythologique primitive.

2° L'Adam terrestre

D'après le texte prophétique (J) (Gn. II. 46 - IV. 26), Yahweh Elohim modèle l'homme avec de la terre, lui insuffle la vie et le place en Eden. Il crée des animaux et enfin tire de son côté une femme. Celle-ci lui est inférieure ; le lien du mariage est indestructible. Il interdit au couple de manger du fruit de « l'arbre de la connaissance du bien et du mal » planté au milieu de l'Eden et il chasse les époux quand, sur le conseil du serpent, ils ont désobéi. Dorénavant, les hommes seront condamnés à mourir. Le premier couple donne naissance à trois fils ; Abel sera tué par Caïn et celui-ci sera, de la même manière que Seth, père de la race humaine. A noter que la femme n'est nommée Eve, la mère des vivants, qu'après la chute. Le récit religieux est devenu franchement anthropomorphique et la tradition s'est convertie en parabole.

Outre ces deux Adam, on peut en distinguer un troisième.

3° L'Adam mythique

On le trouve dans la littérature apocalyptique où il joue un rôle considérable. Selon le *Livre des Secrets d'Enoch*, Adam est fait de sept substances : sa chair de terre, son sang de rosée, ses yeux de soleil, ses os de pierre, ses veines et ses cheveux d'herbe, ses pensées du vol rapide des anges et, aussi, des nuages, son esprit de l'esprit de Dieu et du vent.

---

(15) Terre rouge a été traduit notamment en Rutland ou Roland et il a existé en Europe un culte de Roland.

Adam est comme un second ange doté de la Sagesse divine, son nom est fait avec les initiales des noms grecs des quatre parties de la terre : Anatole (Est), Dusis (Ouest), Arktos (Nord), Mesembrie (Sud) ; s'il tomba dans l'ignorance c'est parce qu'il ne connaissait pas sa propre nature.

Nous voici en pleine gnose. Or, Celse a attribué aux chrétiens certaines croyances qu'il trouva résumées en un tableau qu'Origène reconnut comme très répandu chez les Ophites et dont il souligne l'insignifiance. Ces chrétiens employaient un sceau portant la formule : « J'ai été oint de l'huile blanche de « l'arbre de vie ». Leur culte fut consacré au serpent : Epiphane en décrit le rite principal comme une « eucharistie au cours de « laquelle le serpent sortait d'une boîte et était mis à même de « s'enrouler autour des espèces sacrées (16) ».

Le serpent identifié au Logos était également le symbole du principe de vie ou de l'âme du monde ; il était la forme du vent qui délivre Noûs du mélange de Lumière et de Ténèbre, le cercle enfermant les sphères des archontes.

Pour les Ophites,

— l'être suprême était Anthropos, le premier Homme.

— le principe femelle était Mater chargée de la rédemption.

— une triade était à l'origine du monde :

Lumière, Esprit, Ténèbre, interprêtée ensuite en :

Père, Fils, Esprit.

Pour ces gnostiques, comme pour Valentin, le Christ était le frère de Sophie (la Sagesse) et Jésus était le fils de la Vierge. Bérénice (ou Prounice) était la mère du premier homme Adam. Il est difficile de ne pas se perdre dans le dédale des noms et des relations de ces personnages divins mais il en est de même dans les Ecritures chrétiennes et celles-ci conservent des passages de la tradition qu'elles ont modifiée.

4° L'Adam évangélique

Le Nouveau Testament renferme des allusions importantes à Adam. Luc (III, 38) le donne comme ancêtre à Jésus et il termine la généalogie de celui-ci par ces mots : Jésus, le fils d'Adam, le fils de Dieu.

Il est déclaré, en Rom. V — sous le nom de Paul — qu'Adam était la figure de celui qui devait venir. « Par la faute d'un « seul la mort a régné, par la justice d'un seul, le monde sera « libéré ». Le premier (I. Cor. 15) était terrestre ou animal, le second est du ciel (17).

Après avoir ainsi rabaissé Adam et magnifié Jésus, Paul déclare (XL) : « Et, comme nous avons porté l'image de celui « qui est terrestre, nous porterons aussi l'image du céleste ». Voici donc le culte primitif d'Adam fils de dieu reconnu, voici, prise sur le fait, la substitution à ce rite ancien du nouveau culte chrétien.

---

(16) Ce qui rappelle Cléopâtre et son suicide aux serpents.

5° L'Adam musulman

Adam, éon gnostique, occupa une place importante chez les musulmans. D'après ceux-ci, Adam, chassé du Paradis, adora Dieu dans une tente envoyée du ciel pour la célébration du culte (18). Près de la Mecque se trouve la tombe d'Eve ; elle mesure cinquante mètres de long environ sur quatre, indiquant ainsi l'époque où les dieux se manifestaient sous la forme de géants.

6° L'Adam au Golgotha

Les chrétiens eurent, eux aussi, leur sépulture d'Adam et — fait extraordinaire — elle était située à l'endroit où Jésus s'offrit en sacrifice à Dieu.

Jérôme (*Com. in. Mat.*, parag. IV, 27) déclare qu'on découvrit un crâne humain au Golgotha. En *Ep.* XLVI, il dit : « l'endroit où le Seigneur fut crucifié est appelé le calvaire « parce que le crâne de l'homme primitif y fut enterré ». Et il « arriva que le sang du Christ s'écoulant de la croix effaça les « péchés du premier homme, le premier Adam, et qu'ainsi « furent accomplies les paroles de l'apôtre ». (*Eph.* V. XIV.).

Epiphane (*contr. Hoer.* XLVI, 5) affirme également que le sang du Christ tomba sur le crâne d'Adam et le rappela à la vie. Cette tradition est mentionnée par Basile, Ambroise et d'autres.

Adam apparaît donc comme un précurseur du Christ, à la manière d'un Jean-Baptiste divin. Or, l'Eglise arménienne le fête avec Abel le 25 juin, date de l'anniversaire de Jean. Coïncidence.

7° L'Adam apocryphe

Dans l'Evangile de Marie, œuvre antérieure à Irénée, Adam appartient au cercle des personnages divins dépendant de Barbelo. Quand le *Dialogue Céleste*, cité par Celse dans sa *Parole de Vérité* déclarait que le Fils de l'Homme était plus puissant qu'un dieu, ce dieu était Iadabaoth que sa mère Sophie avait dû réprimander en lui rappelant qu'au-dessus de lui se trouvaient « le Père de Tout, le Premier Homme et l'Homme, le « Fils de « l'Homme ».

Il exista de nombreux livres sur Adam et sur Eve ; l'un eut même son « Testament » et l'autre son « Evangile ».

Dans *Le conflit d'Adam et Eve* est contée l'histoire des patriarches jusqu'à Melchisedech. Après la chute, les deux époux vont vivre dans la « Cave des Trésors », à la limite occidentale du Jardin ; ils sont jugés par les éléments de la nature et par Satan ; ils offrent à Dieu un sacrifice et Dieu leur donne — comme gages du Paradis — l'or, symbole de la lumière, l'en-

---

(17) Il y a certainement erreur ou falsification du texte, ou polémique ; le premier Adam étant divin.

(18) récit à rapprocher de celui de la Transfiguration du Christ.

cens pour son parfum, la myrrhe comme consolation. A la mort d'Adam, Seth lui succède et ses descendants sont avertis par chaque patriarche de n'avoir aucun rapport avec les fils de Caïn. Lors du déluge, le corps d'Adam et les trois gages sacrés seront dans l'arche. Quand Noë disparaît, une voix du ciel proclame prêtre le jeune Melchisedech ; avec ses deux frères, il s'en va — guidé par Michel — vers une montagne qui s'entr'ouvre et il restera ainsi, au centre de la terre, habillé de feu, pour servir Dieu éternellement devant le corps d'Adam.

Dans un autre ouvrage, le *Testament d'Adam*, il est annoncé que « les enfants des rois mages viendront prendre les trois « trésors (l'or, l'encens et la myrrhe) et les porteront au fils de « Dieu dans la Cave de Bethléem de Juda ».

Ces ouvrages, qui viennent probablement d'une secte gnostique — Ophites ou Sethiens — prouvent qu'aux Ve et VIe siècles de notre ère (19), l'ancienne tradition de l'Adam céleste existait encore à l'état de mythe.

L'évidente relation entre le système Ophite et la doctrine attribuée à Simon le Magicien fait penser que celui-ci connaissait ces désignations des êtres divins. Sa déclaration selon laquelle Dieu se manifestait comme fils en Judée, comme père en Samarie et comme Saint-Esprit dans les autres nations, est mieux en harmonie avec ce que nous connaissons de ses théories si l'on suppose qu'il fondait la divinité de l'homme sur l'humanité de Dieu trouvant dans le Jésus du Judaïsme, le Simon de Samarie, l'Hélène du paganisme la correspondance symbolique de l'Homme, du Fils d'Homme et du Saint-Esprit féminin.

Peut-être cette conception est-elle même d'origine indienne. Le *Purusha* védique « homme » désigne l'univers, le macrocosme opposé mais analogue au microcosme humain. Dans le *Rig Veda* il y a distinction entre *Purusha* considéré comme le roi absolu et *Purusha* compris comme le premier né et à cet être primordial mais dérivé est appliqué le terme *Narayana* qui signifie « un être comme un homme », « le fils d'homme ». Conception semblable à la spéculation gnostique sur le même sujet.

Il n'y a pas trace dans la pensée gnostique de l'idée juive du Messie. L'idée de Christ paraît être une addition tardive à un système déjà complet. Par contre, le « Fils de l'Homme » gnostique ne provient pas des synoptiques ; on doit plutôt supposer que ce sont les évangélistes qui l'ont emprunté aux gnostiques et l'ont adapté à leur credo en faisant de leur Jésus un « Fils de l'Homme » céleste.

---

(19) date présumée de ces écrits.

Imp. Leroy, La Ferté-Macé Dépôt légal 4e trimestre 1958

Le Gérant : G. Ory